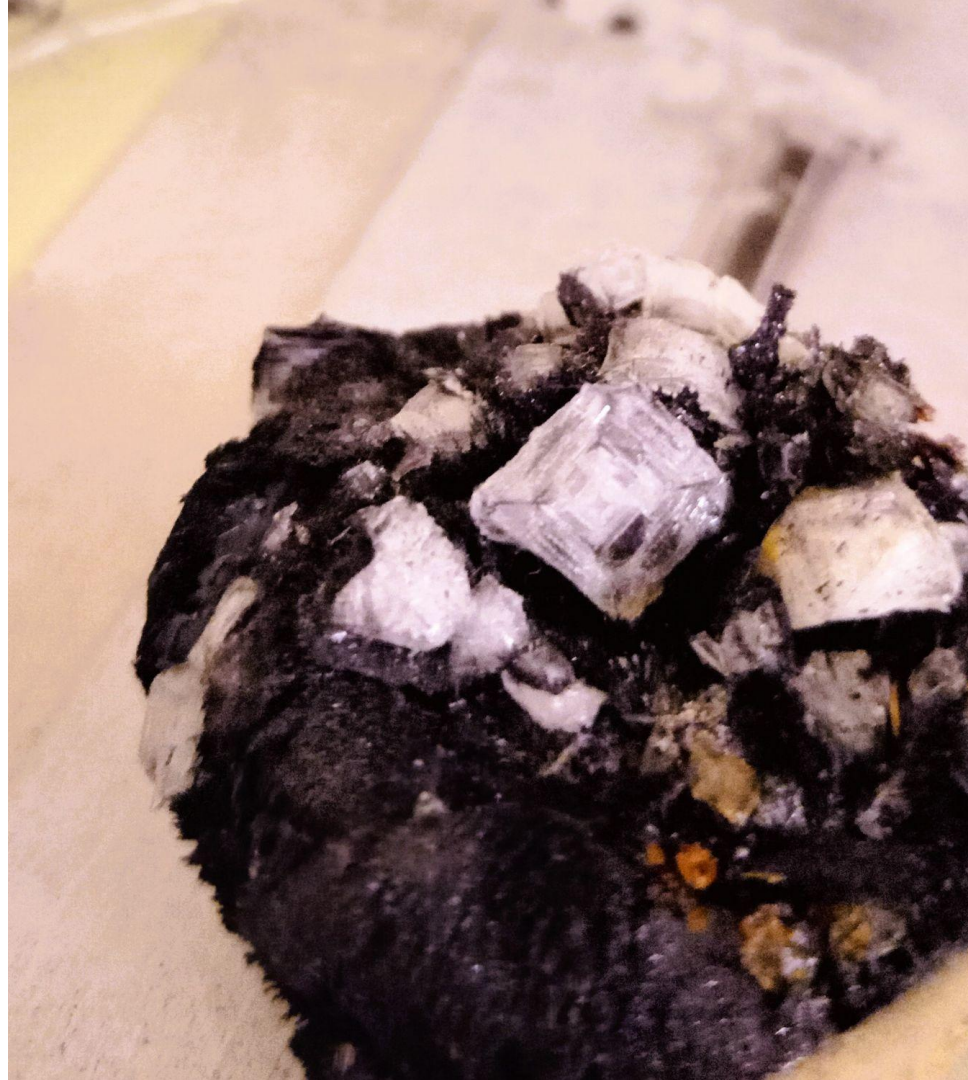

Dark Futures, Concevoir dans l'obscurité : Repenser l'avenir, l'écologie et l'identité

Adrien Cadiot / Emilie Roulland / Article / Février 26



Abstract

En cette période d'incertitude ambiante, d'anxiété climatique et de dissonance sociale, cet article explore comment l'intégration de l'obscurité (en tant que métaphore, méthode et matériau) peut ouvrir de nouvelles perspectives pour la conception, la prospective et l'analyse culturelle. Remettant en question l'esthétique dominante des futurs radieux, de l'optimisme et des imaginaires écologistes de façade, « Dark Futures » repositionne l'obscurité non comme un signe de pessimisme, mais comme un potentiel : un espace de rupture féconde, d'introspection radicale et de créativité régénératrice.



S'inspirant de l'écologie sombre, de l'optimisme tragique, du néo-romantisme et du design critique, cet article propose un ensemble de méthodologies de prospective alternatives, ancrées dans l'analyse des ombres, la dissonance culturelle et le réalisme émotionnel.

Ces approches remettent en question la surabondance de récits de progrès linéaire, invitant les praticiens de la prospective, les designers et les marques à embrasser la néo-obscurité : un état d'esprit, une perspective et un outil qui nuancent la réflexion tournée vers l'avenir.

À travers des notions telles que « mode sombre », « prévision des ombres » et « analyse des ombres culturelles », cet essai offre des stratégies concrètes pour appréhender l'incertitude comme matériau de conception.

Elle prône un désengagement actif du brouhaha hyperconnecté et solutionniste, et propose d'abandonner la clarté comme posture épistémique pour réajuster la perception et renouveler la construction du sens. Loin du nihilisme, Dark Futures imagine l'espoir au sein de l'opaque, de l'obscur et du négligé : là où les futurs se construisent et se génèrent, et non se consomment.

Summary

Introduction

—

01 - L'Ouroboros : Cycles obscurs et illusion de l'innovation

02 - « Show Must Go On » : Consumérisme, obsolescence et déni

03 - Cultures obscures : Peur et montée de l'écologie apocalyptique

03.1 - Optimisme obscur : Exploiter l'obscurité pour révéler le potentiel des futurs

03.2 - Écologie obscure : Révéler l'obscurité pour inspirer un avenir meilleur

03.3 - Euphorie obscure : Exposer la lumière des ténèbres

04 - Futurs obscurs : L'obscurité dans les études prospectives et comme approche de la prospective

04.1 - Embrasser le mode obscur

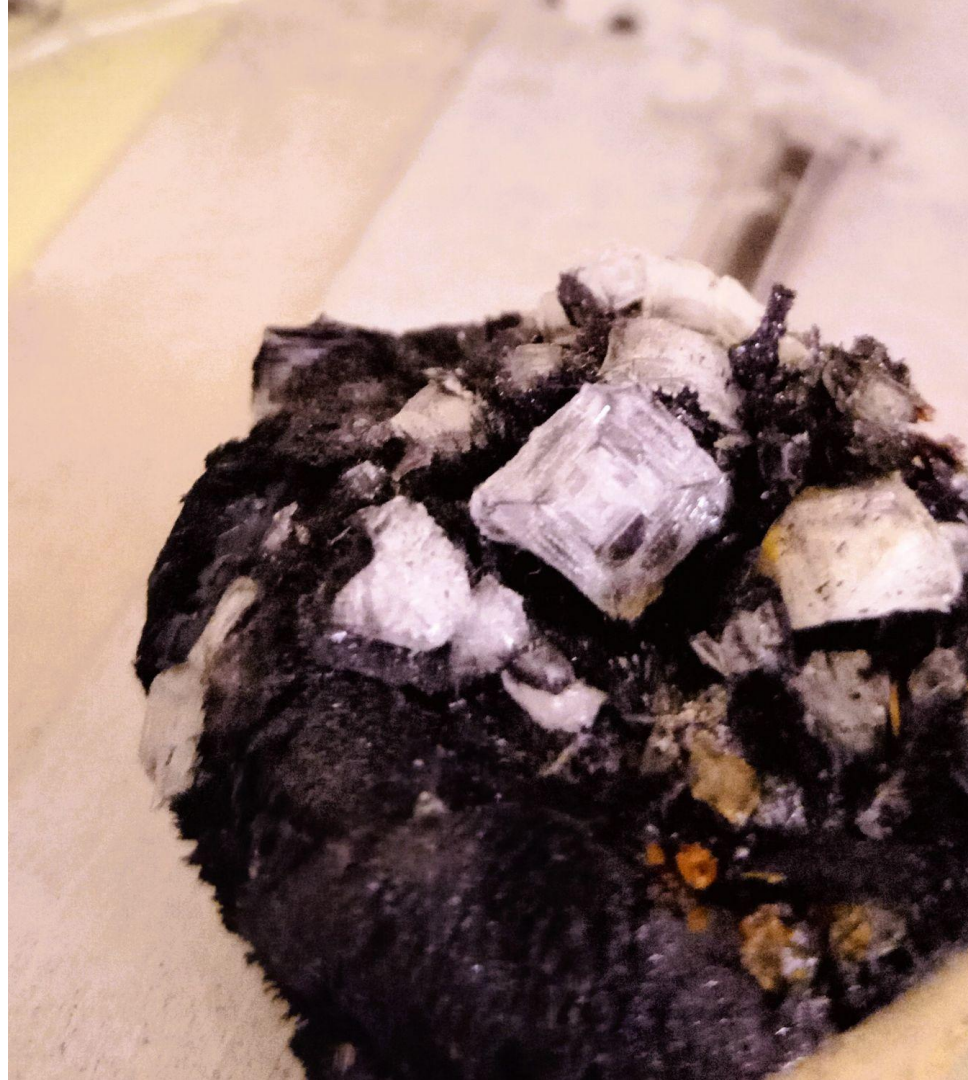
04.2 - Prévision obscure

04.3 - L'influence culturelle

05 - Néo-obscurité : Un mouvement culturel romantique

—

Conclusion : Au-delà de la culture obscure : Vers des futurs responsables et colorés



Introduction

Dans un contexte en perpétuelle mutation, les repères disjoints des décennies passées s'estompent. Ils révèlent des systèmes de normes et de valeurs en pleine refonte, qui apprennent à évoluer autrement. Ces multiples bouleversements dynamisent les disciplines scientifiques et sociales, leurs propositions, leurs modèles et leurs classifications. De nouveaux modes de communication enrichissent des environnements toujours plus complexes qui apprennent à s'acclimater progressivement, avec prudence : « chemin faisant », selon l'expression d'E. Morin. Ainsi, ce sont les repères qui, dans les années 1950 puis dans les années 1970, ont reconstruit le monde et se trouvent aujourd'hui déstabilisés, voire obscurcis.



Alors qu'ils explorent ce renouveau, ces changements de paradigme déstabilisent des sociétés à peine remises des guerres mondiales et de leurs régimes totalitaires. Les attentats terroristes, l'accélération du rythme de vie, les médias en temps réel et la transformation des systèmes de prise de décision font ressurgir traumatismes et angoisses. Chacun de ces éléments remet en question les acquis illusoire qui étaient devenus rassurants et confortables à la fin du XXe siècle.

Au-delà de la théorie quantique et de la pensée complexe, c'est l'incertitude qui imprègne désormais notre quotidien, une prise de conscience que l'humanité développe depuis une cinquantaine d'années.

Les contextes fluctuants et les environnements hyperconnectés avec lesquels les êtres humains interagissent y contribuent pleinement. Cette conscience de l'incertitude est désormais reconnue par les sociétés contemporaines : un contexte inédit, dont le flou peut être vécu comme une obscurité pesante, oppressante, voire anxiogène, notamment pour les personnes souffrant d'éco-anxiété. La société se retrouve plongée dans l'obscurité, privée de toute lumière pour éclairer son chemin. Ainsi, l'incertitude suscite diverses manières d'être au monde, d'appréhender l'inconnu et de s'y adapter. Ces réponses (humaines et animales) se manifestent par des « réactions » et diverses formes d'adaptation. Elles représentent des tendances sociologiques profondes qui caractérisent l'évolution des sociétés de notre siècle.

Ces « flux sociétaux » témoignent de leur instabilité et de leur mouvement incessant. Ils mettent ainsi en lumière les changements transitoires qui s'opèrent à court terme, tout en projetant leurs trajectoires à moyen et long terme.

Parmi les flux sociétaux qui cherchent à exprimer le flou de notre époque, certains éclatent avec une virulence particulière. Ces dernières années, nous avons assisté à l'émergence d'approches conservatrices alimentées par des émotions sombres : peur, anxiété, éco-anxiété et dégoût. Elles se manifestent par de multiples formes de résistance au changement. Pensées et pratiques du « re- » : retours à l'histoire et au patrimoine, regards en arrière, retrait identitaire, réutilisation, réévaluation sous

toutes ses formes, regain d'intérêt pour le devoir de mémoire. Ce sont autant de signes de nostalgie, de déception et/ou de frustration.

Les craintes liées à l'avenir et la colère engendrée par les dégâts climatiques ; le dégoût face aux limites du progrès (telles que proclamées par les TIC jusqu'aux années 1990) ; ou encore l'anxiété quant au potentiel détournement des informations sur nos écrans, autant de sentiments sombres. Une humeur pessimiste et morose, entretenue par les écrans connectés en temps réel et une économie médiatique qui prospère grâce à la rentabilité de l'information dramatisée. La nostalgie du « c'était mieux avant » ravive inévitablement certains des débats historiques les plus lugubres.

Un ensemble de problématiques complexes, de multiples théories et une infinité de fictions inventives, toutes animées par un fil conducteur : le rapport au temps, souvent obscurci par son association avec le Moyen Âge.

Tandis que certains théoriciens de l'Anthropocène estiment que l'impact planétaire de l'humanité n'a jamais été aussi dévastateur, Michel Serres parle d'une ère nouvelle : une ère dans laquelle nous sommes entrés et où nous sommes tous acteurs, capables de repenser ses valeurs et ses repères. Ce contexte inédit pourrait nous permettre d'appréhender le présent avec plus de nuances.

Plutôt que de nous replier sur nous-mêmes ou de nier notre responsabilité, nous pourrions aborder chaque situation rencontrée sous l'angle de son potentiel et de ses futurs possibles.

Pour cela, il nous appartient de questionner et d'œuvrer avec et pour les générations futures.

et article examinera les questions clés suivantes, soulevées par ces transformations et qui guideront notre exploration tout au long de cet essai :

. Comment et pourquoi sommes-nous entrés dans cet état supposément obscur ?

. Comment les imaginaires liés à la crise façonnent-ils la culture et la conscience écologique ?

. Comment l'obscurité pourrait-elle être mise à profit pour des pratiques prospectives ?

. Quelles visions du monde, esthétiques ou méthodologies sous-tendent ce changement ?

. Cette nouvelle obscurité pourrait-elle devenir un espace régénérateur et créatif pour la conception ?

. Enfin, comment pouvons-nous dépasser la culture obscure pour bâtir des avenir plus responsables, dynamiques et connectés ?

01.

L'Ouroboros : Cycles obscurs et l'Illusion de l'innovation



L'inertie du conservatisme et du protectionnisme ressurgit indéniablement sur la scène internationale. Alimentée par des peurs primales de l'« obscurité » (d'ordre reptilien), par des scénarios de catastrophe et cultivée par des médias qui se complaisent à ressasser les problèmes au lieu de poser des questions plus profondes, cette résurgence s'accompagne de la crainte de revivre des extrêmes encore vifs dans les mémoires collectives, extrêmes auxquels certains événements actuels pourraient même faire écho.

L'occasion rêvée pour les fatalistes obscurantistes de déterrer l'Ouroboros. Examinons donc l'exemple de cette créature mythologique, depuis les représentations cosmogoniques qu'elle véhicule jusqu'à ses

limites symboliques pour appréhender la complexité du monde. Figure transculturelle du serpent-dragon « se mordant la queue », l'Ouroboros a traversé les cultures, les époques et les mythologies. Cette créature mythique vise à expliquer les transformations du monde. Créée par l'humanité, elle constitue un modèle cosmogonique de l'origine de l'univers et de ses mouvements fondamentaux.

Figure de ce qui « tourne en rond », elle propose, parmi d'autres, un cadre d'interprétation de la Vie. Cette quête pour comprendre ce qui est conçu, naît et est vécu révèle une interrogation sur la temporalité, à travers des tensions, des oppositions et des contrastes qui mettent à l'épreuve l'humain et son savoir.

Ainsi, l'Ouroboros formalise les paradoxes que l'humanité cherche à élucider dans sa tentative de maîtriser son environnement (para- et doxa, signifiant « à l'encontre des idées reçues »). En bref, à travers lui, les humains tentent de se comprendre en faisant appel à leur ego et à leurs émotions les plus angoissantes. Et le cercle n'a pas été choisi au hasard : il renvoie aux symboles ancestraux de la reproduction, essentiels à la survie de l'espèce. Des courbes maternelles aux révolutions rassurantes du soleil, conjurant l'apocalypse d'un matin qui ne viendra peut-être jamais. En somme, il trahit une peur de la mort. Comme des drogues dures dont il est difficile de se défaire, les voies tortueuses de la pensée conditionnent malheureusement la perception au point d'en oublier l'influence.

Les images préfabriquées et prêtes à l'emploi deviennent si courantes qu'elles imprègnent notre réflexion. L'Ouroboros est l'une d'elles (à l'instar de virus invisibles, ces représentations archétypales se dissimulent pour mieux disparaître). Pourtant, en sollicitant régulièrement nos émotions, nos souvenirs et notre esprit critique, nous désamorçons le piège de l'inattention collective et individuelle. L'Ouroboros devient ainsi un exercice de « reconstruction » : une invitation à questionner et à réfléchir différemment. Des outils pour nous éviter de tomber dans le piège des réponses simplistes qui ignorent la complexité fluide et inventive. Autrement dit, la boucle de l'Ouroboros est bien l'image de la répétition sans fin et de ceux qui s'efforcent de « changer la donne ». Mais elle peut aussi servir à fluidifier ce qui s'était rigidifié ou cristallisé.

Avant tout, l'Ouroboros est une image mentale obscure et de plus en plus sombre, malgré les apparences. Il existe d'abord dans l'esprit de celui qui le conçoit, puis comme projection sur un support choisi, et enfin comme reproduction diffuse. Dans son cas, il est dessiné dans un espace bidimensionnel (longueur et largeur). Ce sont des dimensions que les humains perçoivent intuitivement, conçoivent facilement et qu'ils érigent en réalité absolue, ce qui les rassure.

Malheureusement, ces dimensions sont alors perçues comme les seules possibles. La créature imaginée puis visualisée (aplatie sur le papier) devient un obstacle épistémologique. Car, bien que sa forme circulaire suggère une rotation et une troisième, voire une quatrième dimension de l'espace-temps, elle demeure une ligne.

Il ne prendra pas vie comme il s'efforce de le suggérer. Il créera simplement sa propre dimension référentielle, qui deviendra lentement une référence automatique.

On pourrait donc dire que l'Ouroboros « se replie sur lui-même » ou « boucle à l'infini ». De façon linéaire, le cercle ne fait que délimiter ses propres frontières obscures. À l'instar d'une attitude conservatrice et fataliste face à l'incertitude, il s'enferme dans un mouvement singulier et répétitif : le sien, cultivé à l'excès. Transmis et répété, il se reproduit ainsi et valide son modèle d'auto-reproduction par ses actions. Comme prisonnier de la bidimensionnalité de son support de projection, l'Ouroboros reflète les limites des représentations trop simplifiées.

Celles qui reflètent la logique classique de Descartes, décriées par les penseurs de la complexité. En bref, celles qui limitent notre compréhension de réalités toujours plus complexes, des réalités plus sombres qu'il n'y paraît. Telle une image recadrée et stéréotypée, elle restreint les divergences et, avec elles, la capacité à questionner l'imagination. Prise au piège de son propre cercle vicieux épistémique, l'Ouroboros s'y accroche pourtant, en quête de réconfort.

Ainsi, la culture du « Re- » manifeste des barrières internes qui, à l'échelle sociétale, peuvent se muer en résistances concrètes aux transitions scientifiques, épistémologiques et artistiques. Là où des logiques et des potentialités différentes tentent d'émerger, les pensées et les pratiques de cette culture du « Re- » s'y opposent farouchement.

Une prudence sage et constructive pour certains ; mais pour d'autres, elle se mue en barricade défensive, voire en déni de responsabilité, comme en témoignent les récentes tendances telles que le « blanchiment d'argent » ou l'« éco-censure », où les entreprises projettent une image positive tout en dissimulant des pratiques néfastes. De véritables armures pour faire l'autruche, révélant combien le changement et l'adaptation peuvent être difficiles pour l'être humain. S'imaginer ailleurs, concevoir son ego non pas en termes de « meilleur ou pire », mais de différence, de nuances. Ainsi, certains hommes et femmes du XXIe siècle choisissent le confort et la simplification, même s'ils s'illusionnent. Leurs réactions alimentent leurs peurs les plus profondes, parfois injustifiées : l'altérité et l'inconnu, sous-entendus par l'incertitude de notre contexte et de notre avenir.

Plus concrètement, la circularité de l'Ouroboros trouve aujourd'hui un écho dans certaines logiques liées à l'« éco- » (étymologiquement, « foyer »). On la retrouve dans la pensée écologique radicalisée, ou dans les croyances associées aux représentations ancestrales de l'archétype de la « Terre Mère ». La déesse Gaïa est réhabilitée par des sociétés confrontées aux crises climatiques, en quête de réconfort et de nouveaux points de repère significatifs.

De manière plus neutre, les écosystèmes scientifiques fermés contribuent à la compréhension des changements climatiques et biologiques (cycle de l'eau, photosynthèse, chaîne alimentaire). L'« éco-conception » et l'« éco-crédation »

promouvent des modèles et des schémas d'économie circulaire dans le but de « préserver » l'humanité de ses excès inconscients, souvent profondément obscurs.

Notre époque semble ainsi paradoxalement ancrée dans une dynamique reliant le Moyen Âge et les mythes ancestraux (rassurants car familiers) à des modèles de continuité. Des tourbillons dont il est parfois difficile de s'échapper, mais qui révèlent de nouvelles nuances de l'avenir. Différentes formes, tout aussi représentatives de la complexité et des défis émergents de notre ère de transition.

02.

« Show Must
Go On » :
consommérisme,
obsolescence et déni



La crise de la modernité a engendré une « crise de l'idée même d'avenir ». Nos sociétés invoquent régulièrement des cosmogonies et des conceptions primitives, représentations qui peuvent exprimer des peurs profondément ancrées, mais aussi préserver un savoir-faire ancestral empreint d'une prévoyance éclairée.

Nous vivons à une époque où le « ré- » est « cultivé », à l'image de la Terre nourricière. Pourtant, il coexiste avec un autre courant : celui de « The Show Must Go On » de Freddie Mercury, auquel l'auteur et critique culturel Alec Leach fait écho dans son essai de 2023 intitulé « Le monde brûle, mais nous continuons d'acheter des chaussures ».

En effet, l'« innovation » (autrefois « progrès ») est devenue un terme clé de notre XXI^e siècle, marqué par une certaine grisaille et une certaine confusion. Elle est perçue comme une garantie de « renouveau », engendrant une frénésie marketing, une course effrénée et prétendument lumineuse. La nouveauté pour la nouveauté donne naissance à des méthodes créatives de toutes parts. Selon leurs partisans, ces méthodes provoquent un déluge d'idées, telles des machines à créer à tout prix.

En bref, pour suivre le rythme désormais indissociable de notre époque, dans une logique de survie saturée par ce que l'on appelle le « spectacle », ces méthodes illustrent ce que l'on pourrait qualifier de « Show Must Go On » – un hommage aux célèbres avertissements de Freddie Mercury.

C'est dans le contexte des bouleversements des années 1960 que Guy Debord a élaboré *La Société du spectacle*. Texte marxiste et critique, cet ouvrage est devenu célèbre pour son analyse sociale. La thèse centrale s'articule autour de l'idéologie capitaliste qui perçoit les marchandises comme aliénantes et obscurcissantes.

Elles exercent une domination sur la vie au sein d'une société de consommation marquée par les séquelles de l'après-guerre. Le terme « spectacle » désigne une forme de reproduction sociale qui imite la reproduction des biens. Les processus d'« individuation » deviennent des modèles comportementaux et sociétaux. Selon Debord, la logique systémique du spectacle est ainsi un outil de propagande du modèle libéral et consumériste, dans sa version la plus sombre.

Un mécanisme qui, par sa rigidité, maintient en place les systèmes économiques, industriels et socioculturels. Pourtant, bien que pleinement intégrés à ces transitions, les individus ne sont ni aveugles ni naïfs.

Dans «*Esthétique relationnelle*», Nicolas Bourriaud explique que « notre optimisme quant au pouvoir émancipateur de la technologie s'est largement dissipé. Nous savons que l'informatique, la technologie ou l'énergie atomique représentent autant des menaces et des instruments d'asservissement que des améliorations du quotidien. » Pour lui, les écrans issus de la photographie sont l'une des origines de l'obsession de nos sociétés pour les images à la recherche de la lumière. Ils ont, selon lui, modifié « le rapport des artistes au monde et les modes mêmes de représentation. »

Les écrans sont ainsi progressivement devenus les « nouveaux spectacles » et les nouveaux « Lumières », un clin d'œil aux philosophies de la Renaissance. À l'instar des images interactives qui peuplent et animent notre quotidien, la scénographie et les décors évoluent, l'art scénique se renouvelle et les programmes sociaux se transforment.

Dans ce contexte, certains s'accrochent à une imagination débordante, tandis que d'autres la transforment en une communication effrénée, à la fois exubérante et sombre. Le spectacle doit continuer, même si, en coulisses, l'introspection semble plus que jamais nécessaire. Pourtant, certains artistes visuels et designers tentent d'utiliser ces mêmes images différemment, nous incitant à porter un autre regard sur notre monde :

à questionner, débattre et critiquer de manière consciente. Critical Design vise à sensibiliser, à inventer, ou tout simplement à imaginer, proposer et concrétiser des visions alternatives. À l'ère du « show must go On » (à n'importe quel prix), l'ultralibéralisme, dans sa forme la plus excessive, prospère autant que les factions conservatrices « républicaines » engluées dans leur obscurantisme pessimiste. La Silicon Valley, par exemple, est devenue l'épicentre des start-ups qui ambitionnent de réussir en un temps record. Leur objectif : être rachetées à prix d'or dans l'année qui suit leur création. Rêvant de Google, Apple, Facebook, Amazon ou Microsoft (les « GAFAM »), de nombreuses micro-entreprises considèrent désormais le profit comme une fin en soi, convoitant les modèles de croissance exponentielle et quantifiable de ces géants de la tech.

Ils côtoient des « business angels » qui peuvent (ou non) les mener à un retour sur investissement maximal. C'est une course effrénée aux cryptomonnaies (ou aux bitcoins) qui alimente le renouvellement incessant de produits dont les dernières versions sont déjà obsolètes. Malgré une prise de conscience croissante de cette course folle vers une production et une consommation effrénées, une expression d'actualité a émergé : « obsolescence programmée ». Un point de non-retour obscur, hérité de la révolution industrielle et synonyme d'asphyxie : elle reflète une logique du « berceau à la tombe ». Des produits plus jetables que durables qui entraînent ce système de production sinistre dans une spirale infernale de toujours plus. Un système qui atteint aujourd'hui ses limites, à l'échelle humaine, sociétale et environnementale.

La fast fashion n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. Le slogan « Le spectacle doit continuer » implique donc de foncer tête baissée : lutter contre vents et marées, quelles qu'en soient les conséquences, même si cela ne laisse aucune perspective viable ou souhaitable pour le monde ou l'humanité. Il ne s'agit pas d'un repli conservateur, mais plutôt d'un extrême opposé : une croyance irrationnelle en une rupture totale, une hyperconsommation et une hypertechnologie. Un engagement à rompre avec le modèle d'après-guerre, à le « faire exploser » par peur, sous couvert d'un « progrès » triomphal. Avec peu d'introspection, et surtout, des émotions négatives comme moteurs. Des émotions qui ne révèlent pas nécessairement un « progrès », mais plutôt une toxicité, et c'est là que réside le paradoxe.

Pour les adeptes de cette vision sociétale, le capitalisme doit être réorienté vers des individus hyper-équipés, voire des techno-libertariens à la Elon Musk. Les technologies connectées deviendraient les complices d'une nouvelle économie robotisée, perçue comme libératrice ou « émancipatrice », bien que malheureusement conditionnante.

Tout cela, même au prix d'une attitude délibérément sceptique face au changement climatique. Si certains louent cette approche comme « audacieuse » pour affronter de front « l'avenir », c'est malheureusement par aveuglement qu'elle occulte l'impact de ses actions excessives. Des forces dominantes que les climatosceptiques ignorent désormais consciemment.



03.

Cultures obscures : Peur et essor de l'écologie apocalyptique



Perdre la face dans le jeu impitoyable de la vie (ou plutôt prendre le temps de réfléchir à des alternatives moins violentes) semble être l'une des angoisses les plus profondes des mouvements obscurcis par leurs peurs intérieures et leurs élans précipités.

Amateurs de spectaculaire, ils incarnent les dystopies extrêmes imaginées par Aldous Huxley, adaptées par Andrew Niccol dans *Gattaca*, et plus récemment mises en scène dans des films et séries comme *Westworld*, *Alien: Earth* ou *The Substance*, pour n'en citer que quelques-unes.

Ce sont des réactions aux incertitudes et aux transformations de notre XXI^e siècle. Les récits catastrophistes exercent une force émotionnelle considérable car ils font écho à l'effondrement des promesses modernes.

Les dystopies semblent désormais plus plausibles que les utopies.

L'ultra-technicisme et l'immatérialité perçue du Big Data apparaissent comme des solutions aux maux de notre époque. Dans ce contexte, les fantasmes transhumanistes prospèrent et l'« humain augmenté » alimente régulièrement les débats philosophiques, scientifiques et techniques.

Le cinéma regorge de super-héros et de robots malicieux. Les budgets de recherche sont de plus en plus consacrés à l'intelligence artificielle. Sans oublier l'externalisation de la mémoire et la mythique « fontaine de jouvence », dont nous serions censés nous rapprocher toujours plus, promesse de vie éternelle grâce à la science de la longévité.

Créer des machines capables de ressentir, d'apprendre, de créer et d'aimer est bel et bien l'une des ambitions de ce nouveau siècle. Ces espoirs, âprement disputés, sont qualifiés de « profondément mystiques » par Jean-Michel Besnier. Tant de fantasmes et de projets en cours soulèvent des questions d'éthique et remettent en cause le droit. Car si l'information peut être une alliée précieuse, elle peut aussi se révéler un ennemi redoutable. Alors que les objets connectés multiplient les pratiques de collecte de données via toutes sortes de capteurs, les tribunaux parisiens organisent des « procès du transhumanisme ». Une manière d'anticiper les problèmes liés à ces pratiques, tandis que les cyberattaques mondiales sont devenues une réalité hebdomadaire.

Tandis que certains réduisent l'intimité d'autrui à une simple marchandise, ce mouvement mondialisé tend vers une indiscrétion généralisée. Si « prendre le temps de réfléchir » était considéré comme un luxe dans les années 2000, le respect du droit à la vie privée deviendra probablement le nouveau luxe des vingt prochaines années. Au-delà de la recherche essentielle et fondamentale, une nouvelle éthique de l'évaluation par les pairs et la protection contre les atteintes à la vie privée et émotionnelle des individus sont des enjeux qu'il convient d'examiner sérieusement.

Ces logiques conservatrices et ultralibérales, paradoxalement contradictoires, possèdent chacune leurs propres systèmes de normes et de valeurs. Elles se présentent différemment, avec des priorités et des représentations distinctes.

Il est pourtant essentiel de souligner qu'il s'agit de comportements profondément humains. En réalité, chacun d'entre nous oscille parfois entre l'une et l'autre : entre ces « réactions » face à l'incertitude.

Ces dynamiques sociales naissent de sensibilités tout aussi légitimes, dont les possibilités et les imaginaires sont amplifiés par le Web, la récente révolution du savoir ou la complexité perceptible de notre monde. Des craintes angoissées face à l'inconnu aux projections transitionnelles, elles peuvent toutes nous conduire vers une forme d'écologie sociale aux tendances apocalyptiques : « sombre » et « obscure ».



03.1

Optimisme sombre :
Exploiter l'obscurité pour
révéler le potentiel
des futurs



“Over on Reddit, interest in r/nihilism soared in the last few years, up from 31k members in January 2019 to 175k in March 2025.” — Reddit, 2025

—

“Consumer confidence in the future has significantly declined, reaching a 12-year low, tumbling 9.6 points to 65.2.” — The Conference Board, 2025

Les tragédies se multiplient. Crises persistantes, pandémies mondiales, récessions, risques systémiques, menaces de guerre nucléaire, illusion de la fin de la civilisation, conflits géopolitiques... Tout s'est assombri au point d'être institutionnalisé par le Forum économique mondial en janvier 2023 sous le terme de « polycrise ». C'est le récit apocalyptique qui nous habite depuis plusieurs années, accompagné de visions dystopiques plus réalistes que jamais. Collectivement et globalement, nous sommes confrontés à un climat d'obscurité généralisée, marqué par le pessimisme, au point de remettre en question la survie même de l'humanité.

Un scénario d'« apocalypse », plongeant nos sociétés dans l'obscurité et compromettant notre avenir, se reflète dans un intérêt croissant pour le nihilisme et une fascination mondiale pour les kits de survie, les films apocalyptiques et les cultures survivalistes.

Comme le souligne le géographe anglais Danny Dorling dans son essai de 2025 intitulé « La prochaine crise : notre vision de l'avenir », on parle souvent de crise « sous-entendant la prochaine, précisément parce que nous sommes de plus en plus capables de prendre du recul et de réfléchir à l'avenir ». Notre capacité à reconnaître l'obscurité révèle notre privilège de pouvoir analyser ce qui pourrait advenir. L'éco-anxiété croissante devient une réalité quotidienne.

Définie comme une « inquiétude extrême concernant les dommages actuels et futurs causés à l'environnement par l'activité humaine et le changement climatique », elle nous concerne tous. De même, certaines formes de nyctophilie désignent des états émergents où l'on se sent « très heureux et à l'aise dans l'obscurité [...] prenant plaisir à rester assis seul dans le noir tard dans la nuit, les yeux grands ouverts » (Cambridge Dictionary). Étymologiquement, « obscurité » vient du proto-germanique « derkaz », qui signifie littéralement « cacher ou dissimuler », dissimulant ainsi des avènements plus prometteurs et leurs potentiels au profit d'une morosité persistante. L'optimisme sombre, l'écologie sombre et l'euphorie sombre nous permettent de nous sentir à l'aise dans l'obscurité sans être privés de sens... Approfondissons cette idée.

Et si, au contraire, l'obscurité était dévoilée ?
Et si la voie à suivre empruntait des perspectives plus réalistes, protopéennes et euphoriques ? L'optimisme sombre, l'écologie sombre et l'euphorie sombre nous permettent de trouver la paix dans l'obscurité sans pour autant perdre nos repères... Approfondissons cette idée.

En 2020, nous sommes entrés dans une phase d'« optimisme tragique » : un espoir profond, tout en reconnaissant l'état du monde et ses nombreuses tragédies. Face au malaise présent et futur, le déni s'est imposé comme une stratégie commode. Cette attitude d'autruche conduit à un détachement de la réalité et diminue notre capacité d'agir. Mais plutôt que de suivre cette voie, l'« optimisme tragique » a été de plus en plus adopté par une communauté grandissante d'optimistes sombres.

Ces personnes sont plus enclines à reconnaître notre situation réelle et la tragédie inhérente à notre existence, tout en gardant foi en un avenir meilleur.

Autrement dit, cet optimisme sombre rejette les idéaux utopiques au profit de résultats plus réalistes, tout en reconnaissant les sombres possibilités que recèle notre avenir. Offrant une vision plus ancrée dans la réalité, mais non moins inspirante que l'utopie, la protopie « implique autant de nouveaux problèmes que de nouveaux avantages, et cette interaction complexe entre travail et dysfonctionnement est très difficile à prévoir » (Fondation P2P). Dans l'optimisme tragique, l'optimisme sombre et la protopie, l'obscurité n'est plus à occulter, mais à exposer. Elle frappe non pour dissimuler, mais pour révéler à la fois les problèmes et les possibilités.

“What really reflects the permacrisis is the feeling that there is no way out and that we are close to the collapse of our civilisation.”

— Encyclopaedia Gizapedia

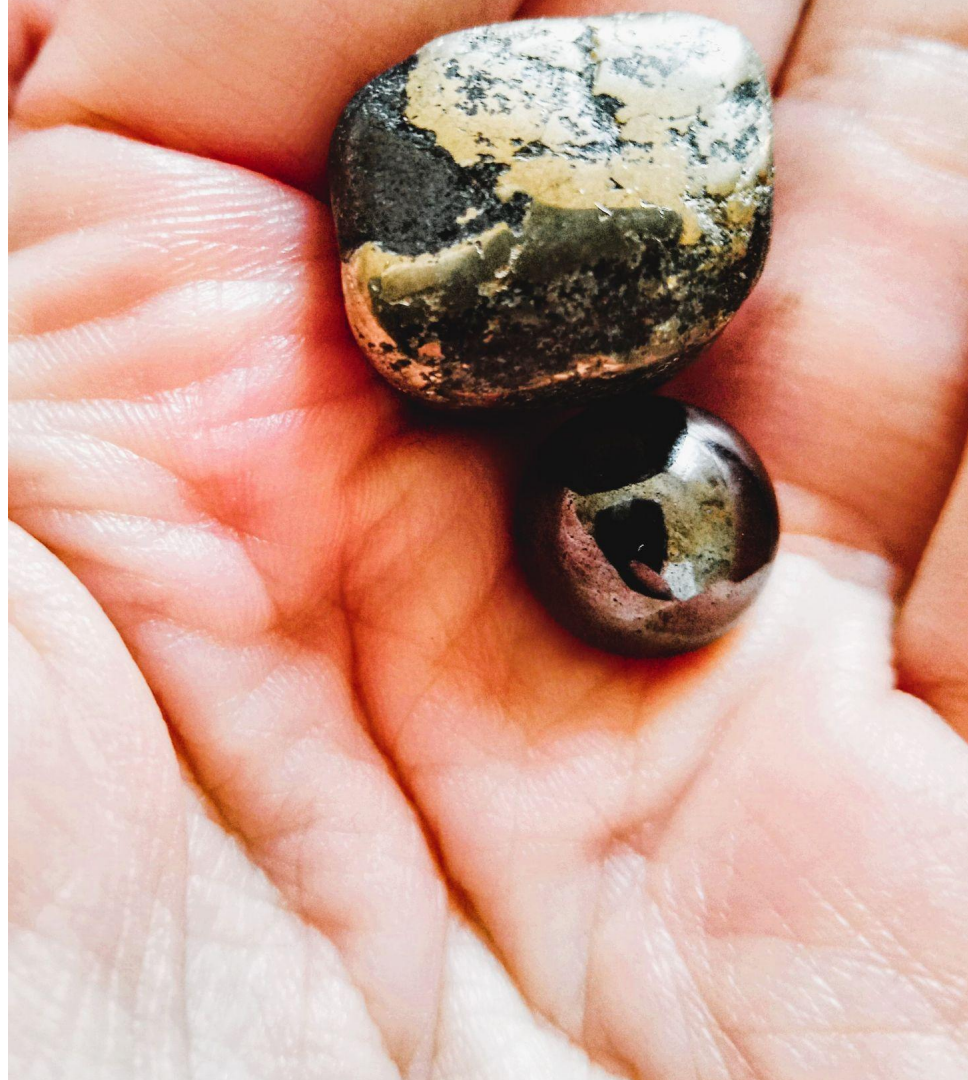
—

“Considering all the crises we are currently experiencing, it would make total sense to wonder if the end of the world, as we know it, has not already begun...” — Vlanpodcast, January 2023

“We are resolutely optimistic about the kind of world humanity could create, and resolutely realistic about how far we still are from reaching it. [...] Dark optimism is not that kind of sparkling optimism, which I find rather frustrating. [...] It’s the capacity to look directly at the most difficult aspects of our situation and our actions, while holding deep faith in human potential.” — Shaun Chamberlin, Kosmos Journal, 2014

03.2

Écologie obscure :
Révéler les ténèbres
pour inspirer
un avenir meilleur



L'idée d'un avenir incertain s'accompagne de l'essor de l'écologie. Initialement forgé pour décrire l'étude et l'« économie » des êtres vivants, le terme (ainsi que ses concepts et ses enjeux) est devenu une condition de survie. Notre imaginaire contemporain associe l'écologie à tout ce qui est prometteur : futurs utopiques, technologies salvatrices, villes vertes, etc.

Sous l'effet du techno-solutionnisme, le concept d'écologie dans son ensemble subit une dénaturation sémantique et marketing telle qu'elle donne naissance au positivisme vert et aux pratiques d'écoblanchiment, entraînant une perte de sens pour ce terme récupéré. C'est également le point de vue de Timothy Morton, philosophe de l'Anthropocène, dans son ouvrage *Dark Ecology* (2016).

Pour lui, l'écologie, sans limites quant à son champ d'application (biosphère, culture, humains, système solaire), s'inscrit dans notre inconscient collectif comme une boucle étrange. Impliquant à la fois l'action et l'apparence, ce qui semble écologique (plus propre, plus vert, plus conscient) prime souvent sur les actions véritablement écologiques. Dans cette vision lumineuse de la logique écologique, l'obscurité n'a pas sa place. Pourtant, elle est nécessaire. Le « Manifeste de l'obscurité » de Johan Eklöf « nous exhorte à chérir l'obscurité naturelle pour le bien de l'environnement, de notre bien-être et de toute vie sur Terre ».

Morton remet en question notre approche objectivée, utilitariste et idéalisée de la conscience écologique en réévaluant l'ancienne idée de « la beauté de la nature » par une réhabilitation de la laideur et de l'étrange. Mais à une condition : la laideur dans sa forme naturelle.

Incarnée par les virus, les radiations, la pluie, le fer, le béton ou la pollution. En bref, dans l'écologie sombre, elle ne privilégie pas l'humain, n'a rien de beau et ne sert aucune utilité réelle à la conception traditionnelle de la nature.

“What is dark ecology? It is an ecological awareness—dark and depressing. Yet this ecological awareness is also gloomy and uncanny. And, curiously, it is dark and gentle. Nihilism still tops the charts these days. One rarely gets beyond the first darkness, and even less if one cares. [...] Lighten up: dark ecology doesn't mean heaviness or gloominess; it is oddly light.” — Timothy Morton, *Living Earth, Field Notes from the Dark Ecology Project 2014–2016*

“Against the paternalism of certain ecological movements, dark ecology advocates irony and ugliness as means of awareness.” — Roc Jiménez de Cisneros

L'écologie sombre permet de se libérer de l'angoisse écologique, de la solastalgie et des philosophies écologiques culpabilisantes habituelles. Elle offre une vision plus large de notre environnement et de ses habitants, y compris les êtres inanimés, affranchissant ainsi l'écologie de l'« économie » et de l'étude exclusive des êtres vivants.

À l'heure où l'écoblanchiment se généralise et où le silence complice sur l'écologie se répand (les entreprises s'abstenant de divulguer leurs objectifs climatiques pour éviter les critiques et les accusations), il devient impossible de reconnaître les zones d'ombre de la transition écologique, or c'est précisément ce qu'il faut révéler. Il ne s'agit pas d'éclairer l'obscurité, mais de la mettre à nu.

Pour inspirer un avenir meilleur, en passant des promesses utopiques à des réalités concrètes et porteuses d'espoir.

03.3

Euphorie obscure :
Révéler la
Lumière des ténèbres



Parallèlement à ces nouvelles tendances sociétales, le « doom-washing » gagne du terrain. Ce terme désigne les situations où les marques exploitent une esthétique apocalyptique et dystopique dans le seul but de susciter l'empathie des consommateurs en période de crise. Il marque un tournant dans la créativité : il inspire une forme d'évasion plus accessible, ancrée dans la réalité contemporaine. Ni dystopique ni utopique, il est protopique et d'un optimisme sombre.

Nourrie par un sentiment de mélancolie et de malheur, cette nouvelle esthétique, à la fois euphorique et réaliste, reconnaît et exploite littéralement les ténèbres de notre époque. Exaltante, elle est également dynamisée par ces mêmes optimistes sombres et écologistes engagés.

Alors que le symbolisme et les croyances traditionnelles associent la lumière au bien et l'obscurité au mal, les tendances actuelles proposent une approche plus nuancée, qui perçoit l'obscurité comme une vertu. L'année 2023 a marqué le début d'une relation esthétique à l'obscurité, visant à inspirer optimisme, vérité et espoir. Parmi les manifestations culturelles de cette réinterprétation de l'obscurité en 2023, on peut citer : la série « Wednesday » diffusée sur Netflix en 2022 ; la campagne « Dirty Denim » d'Acne Studios pour l'automne, avec Kylie Jenner ; le défilé et la collection automne-hiver de Rodarte lors de la Fashion Week de New York ; l'engouement suscité par Julia Fox dans le monde de la mode et de la culture ; et la notoriété grandissante de la marque de parfums Seven London (une marque et une plateforme inspirées des sept péchés capitaux).

De même, la même année, une enquête menée par Wunderman Thompson Intelligence auprès de plus de 3 000 adultes au Royaume-Uni, aux États-Unis et en Chine a révélé que 50 % des répondants se disaient fascinés par les contenus explorant des thèmes dystopiques. Que ce soit par l'introspection, l'acceptation de notre part d'ombre ou la mise en scène de nos propres facettes les plus grotesques, les territoires créatifs dans lesquels les marques investissent sont florissants. Tous visent à nous réconcilier avec nos parts d'ombre. Une tendance plus profonde cherche à glorifier cette part d'ombre, afin de contrebalancer les périodes d'incertitude et de mal-être ambiant. En offrant un cadre créatif pour exprimer ses émotions et ses expériences vécues, les communautés se libèrent de la peur de l'inconnu. Grâce à cet exutoire, elles reprennent le contrôle de leur avenir.



04.

Dark Futures :
l'obscurité dans les
études prospectives
et comme approche
de la prospective



Ayant pour rôle d'atténuer l'incertitude, les concepteurs, analystes et prévisionnistes de tendances, guidés par la prospective, partagent le même sujet de recherche : appréhender la complexité du présent, faire abstraction du bruit ambiant, identifier les signaux de changement afin d'apporter aux entreprises clarté et sens en donnant une signification à la culture chaotique de la consommation grâce à des orientations de tendances spécifiques et des récits visuels sophistiqués.

“The trend forecaster becomes a ‘sociologist of the now’, decoding shifts before they stabilise” — Raymond, 2010, as cited in Rodriguez Nieto, 2018, p. 14

Ainsi, les études de tendances et les études culturelles convergent grâce à leurs fondements humanistes communs. L'inconnu, loin d'être synonyme d'aveuglement, devient un espace de détection des signaux. Aujourd'hui, l'analyse culturelle, dans ses méthodologies et approches de prévision des tendances, se concentre plus que jamais sur les contre-cultures, les mouvements underground et même les « consommateurs extrêmes ». De ce fait, les voix contre-culturelles et les communautés marginalisées, souvent inscrites dans les cultures « obscures », agissent comme des capteurs précoces du changement social, essentiels aux pratiques anticipatives.

Alors que les débats font rage entre experts du domaine (des analystes de tendances aux anthropologues) quant à la pertinence et à la nature même du concept de « contre-culture », perçu comme un produit du capitalisme, la situation actuelle révèle les sommes considérables que les entreprises et les marques internationales de renom consacrent aux études et rapports marketing visant à décrypter ces cultures marginales.

Au-delà des études prospectives culturelles, la situation actuelle des rapports de prospective et des études sur l'avenir semble également prendre la forme d'un cercle vicieux.

De la mode vintage au recyclage, en passant par les rééditions, les remakes, les remixes et les préquelles, la culture, la consommation culturelle et la prévision des tendances sont influencées par les mécanismes de production de leurs propres objets d'étude.

De ce fait, les pages de contenu annuelles des études prospectives et des guides de tendances se répètent en boucle, à l'image d'un ouroboros. Si certains pensent que les tendances se propagent plus rapidement sur les réseaux sociaux, la réalité est que la production de contenu sur les tendances par les agences et organisations occidentales résulte souvent de rééditions, de remakes et de remixes.

En 2024, la société de prévision des tendances EDITED a publié un nouveau rapport intitulé « Les micro-tendances sont-elles terminées ? », tandis qu'en juin de la même année, la journaliste de mode Madeleine Schulz publiait dans Vogue Business l'article d'opinion « Les micro-tendances ont-elles tué le cycle des tendances ? ».

“Scientists are now beginning to figure out something we’ve known in the humanities and arts for some time: one is entangled with the data one is studying.” — Morton, Dark ecology, 2016, p29

“Trends have lost all meaning: Brands’ fascination with social-media fads has devalued the rigorous practice of trend forecasting, says Reddit’s head of global foresight, Matt Klein. Brands should remember some simple laws of physics to get back on track.” British agency Contagious, <https://www.contagious.com/news-and-views/trends-have-lost-all-meaning> “Trends have lost all meaning”, May 22, 2023

Croire à la fin des tendances ou de la mode est devenu une pratique courante dans les médias, sans pour autant révéler le véritable Ouroboros. Pourtant, en matière de prospective, un consensus se dessine d'année en année autour de thèmes récurrents et de grandes tendances, comme en témoignent les sommaires. Il semble que les rapports de prévision des tendances et les agences de prospective occidentales, pourtant bien établis, se contentent de reformuler les mêmes signaux, jusqu'à l'épuisement.

De manière générale, l'innovation, les tendances et les signes de changement ont été marchandisés pour mieux servir les intérêts commerciaux des entreprises, qui privilégient désormais la rentabilité et entravent l'émergence d'avenirs alternatifs.

L'obscurité est devenue le point de départ de nombreux prévisionnistes pour contextualiser leurs récits prospectifs, mais, de ce fait, la production et la communication des tendances se résument à une répétition obscure. Face à cet état de fait, les chercheurs en prospective pourraient tirer profit de l'optimisme sombre, de mouvements culturels tels que l'écologie sombre et de l'esthétique explorés précédemment dans « L'euphorie sombre », afin de se libérer du cercle vicieux qu'ils ont contribué à façonner. L'exploitation de ces trois perspectives – esprit, culture et esthétique – pourrait permettre de concevoir une nouvelle génération de pratiques prospectives et de conception pérennes. L'obscurité devient ici une condition, un état, une matière, mais surtout une opportunité d'explorer les cultures et les futurs possibles.

L'obscurité permet à l'imagination spéculative de se détacher du solutionnisme et de partir de la rupture, de la douleur ou du refus. Les tendances sombres ne sont pas pessimistes : elles constituent le terreau fertile où l'avenir germe déjà. En façonnant à partir de compost, de déchets, de décomposition, voire de rêves inconscients individuels, nous créons un nouveau terreau pour des futurs pluriels, porteurs d'espoir et ancrés dans le réel.

Ce qui suit vise à ouvrir le débat sur de nouvelles méthodologies et approches, en alimentant la réflexion sur la manière dont la prospective pourrait intégrer ou explorer ces futurs sombres.



O4.1

Adopter le
Mode sombre



Dans cette perspective, la notion d'abandon apparaît comme un outil subtil mais puissant pour traverser l'incertitude et les périodes difficiles. Abandonner ne signifie pas renoncer : il s'agit de prendre du recul par rapport à l'impulsion de surveiller, de réagir et de rester constamment à l'affût du bruit incessant des nouveautés et des innovations. C'est refuser d'être asservi par les impératifs de l'ère connectée. Abandonner, c'est lâcher prise par apathie, mais pour s'ouvrir à de nouvelles formes de réception, de profondeur et de discernement. Dans le silence, et par un détachement temporaire, on peut devenir plus attentif aux signaux faibles, aux tensions latentes et aux schémas émergents. C'est dans cette pause que d'autres avenir, moins saturés et plus lucides, commencent à se révéler.

Plutôt que d'être constamment en train de suivre les tendances ou de surveiller les signaux, l'adoption d'un « mode sombre » impliquerait une capacité accrue de « reconnaissance des schémas » pour le praticien de la prospective, renforçant ainsi sa capacité cognitive d'attention et de sélection.

04.2

Dark Forecasting



Plutôt que de se baser uniquement sur les événements imprévus (cygnes noirs) pour élaborer des scénarios futurs, les prévisionnistes pourraient s'intéresser aux vestiges culturels négligés et aux voix ignorées afin de révéler ce que les tendances dominantes excluent. En s'appuyant par exemple sur la critique décoloniale, l'écologie sombre et la sociologie du traumatisme, la pratique de la prévision alternative permettrait de cartographier les dissonances, les contradictions, voire les opportunités manquées pour les organisations. Cette approche pourrait également être développée afin d'identifier ce qui doit prendre fin, ce qu'il faut abandonner et les futurs qui émergent de ces scénarios de deuil, faisant ainsi du deuil un processus générateur de création pour l'avenir.

Dans ce contexte, les logiques de dégradation, de décomposition, de désassemblage, de gaspillage, d'échecs et de résidus deviennent des cadres, des processus et une « poïétique » de production pour les artefacts matériels et tangibles. De plus, lors d'un travail de terrain culturel mené par le biais d'entretiens et de groupes de discussion, les chercheurs peuvent tirer parti du hasard, des promenades à l'aveugle, des exercices d'exploration de l'inconnu et de la tenue d'un journal intime comme autant d'expériences permettant d'obtenir des informations spécifiques de leur panel de recrutement.

04.3

Cultural Shadowing



“Anger is a stronger predictor of climate protest participation than hope, with every increase in anger correlating with increased activism, while fear and guilt predict policy support, and sadness, fear, and hope predict behavioral change; however, intention doesn't always lead to action, and increased hope might result from action rather than prompting it, according to a study of over 2,000 Norwegians.” — The Strength and Content of Climate Anger by Thea Gregersen, 2023)

Alors que les prévisions de tendances et la prospective stratégique visent principalement à décrire les futures communautés culturelles ou les futurs publics des marques, une nouvelle approche de la construction d'archétypes ou de typologies de consommateurs mériterait d'être approfondie. Explorer la part d'ombre, les aspects négatifs et les anti-héros des consommateurs, ou encore étudier et anticiper leurs peurs, leurs rêves ou les crises qu'ils perçoivent, peut révéler des informations précieuses et permettre une résonance culturelle plus profonde.

Alors que les gens tissent des liens autour de leur vulnérabilité plutôt que de la perfection ou de parcours de vie atypiques, ce qu'ils évitent, refoulent ou rêvent révèle des signaux rationnels de comportements émergents et de leur soif d'innovation. Dépasser une authenticité de façade pour embrasser les vérités authentiques est une étape cruciale pour construire une attractivité porteuse de sens.

Observer les humeurs, les zones d'ombre et les courants sous-jacents devient un outil de détection, transformant l'incertitude en un signal de changement. Enfin, apprivoiser l'incertitude permet aux prévisionnistes de s'affranchir de la logique des prévisions commerciales et d'envisager l'incertitude comme matériau de conception.

Questions ouvertes :

- . Comment la « reconnaissance de formes » est-elle mise en œuvre différemment ?
- . À quoi ressemblerait un atelier de prospective en mode « obscurité » ?
- . Quelles données seraient collectées lors d'une « immersion culturelle » ?

05.

Neo-Darkness : Un mouvement romantique et culturel



Face à un climat de morosité généralisée, nous avons couru après des promesses illusoires de changement. Mais, pris dans l'engrenage des tragédies, l'inconscient collectif se tourne peu à peu vers la reconnaissance de l'obscurité comme un chemin vers l'espoir.

Les optimistes sombres, mouvement culturel en pleine expansion, reconnaissent le chemin qu'il nous reste à parcourir pour relever les défis actuels. Pourtant, ils nourrissent leur état d'esprit d'un optimisme éclairé et ancré dans la réalité. De l'écologie verte à l'écologie sombre, cette philosophie émergente propose une approche non punitive et moins moralisatrice des enjeux environnementaux, où le développement durable n'est plus une simple formalité,

mais une définition plus large de la nature : de propre, verte et utile à globale et non linéaire.

En bref, la « Néo-Obscurité », à l'opposé du paradigme capitaliste du progrès, remet en question l'éclat prétendument « aveuglant » de ce dernier par une obscurité régénératrice. Forme de néo-romantisme, l'obscurité devient un territoire d'innovation : son association traditionnelle avec le tabou est reléguée aux marges pour donner naissance à quelque chose de nouveau. Car l'invention se niche parfois au détour de sentiers sinueux dans des forêts denses. Des hymnes à la nuit qui résonnent avec le déchiffrement des hiéroglyphes du monde.

Heidegger already noted in his time: “Indeed, the night is dark. But darkness is not necessarily gloom.”

–

Adolphe Bossert spoke of the “mystical joy of the night”, and Trakl wrote poetically:

“Oh how dark is the night! A purple flame
Died on my lips. In silence
The soul’s anxious lute fell quiet.
Your wine-drunken head rolls into the
stream.
Do not resist.”

De nombreuses formes de compromis gagnent progressivement du terrain. Médiatisées par internet (plutôt que par les canaux traditionnels), elles prennent des formes et des nuances variées pour contrer notre époque angoissante et sombre. Des nuances subtiles émergent peu à peu, se rassemblant autour de l'idée d'avenirs alternatifs possibles. Des lendemains conscients, respectueux des êtres humains et de leur environnement.

Une qualité de vie durable, souhaitée pour nos enfants et petits-enfants, ancrée dans un esprit de générosité à long terme. La Néo-Ténèbres incarne ainsi un mouvement d'individus qui défendent les préfixes : co-, inter-, poly- et trans-.

Ces mouvements prônent une collaboration coopérative inspirée par les abeilles. Ils célèbrent la multiplicité, la diversité et l'alliance ingénieuse des ressources, valorisant la transversalité et la transdisciplinarité. Dépasant les oppositions binaires grâce à des alternatives solidaires, ils réinventent le XXI^e siècle de manière plus responsable. Ils agissent dès aujourd'hui, tirant les leçons du passé sans pour autant ignorer ses aspects les plus sombres. Émergeant de contradictions obsolètes, ils osent transcender les schémas de pensée enfermés dans des grilles conceptuelles qui ne correspondent plus à notre ère d'interconnexions. Autrement dit, à l'instar de la théorie quantique ou de la complexité, ils embrassent l'incertitude. Ils ne s'épuisent plus à lutter contre le hasard ou l'inconnu, mais choisissent de les accueillir.

Source d'initiative et projets puisant dans des références surprenantes, ces initiatives incarnent un mouvement qui invente de nouvelles nuances sociétales. Elles opèrent à l'échelle internationale, voire transculturelle. Les interactions « co- » (ensemble), « poly- » (multiples), « inter- » (entre) et « trans- » (à travers) correspondent à ce qu'Edgar Morin appelait des « dépendances complexes ». Elles représentent les potentialités émergentes de notre époque, portées par des individus conscients de leur rôle à toutes les échelles. Il s'agit de volontés citoyennes qui, comme le souligne J. Rougerie, se préparent à relever les défis de la transition. Initiatives transgénérationnelles, projets de démocratisation de l'accès au savoir ou plaider pour l'égalité des genres n'en sont que quelques exemples.

Tous privilégient le développement durable à l'écoblanchiment. Ces engagements sociétaux et ces propositions de conception novatrices remettent en question et dépassent les oppositions obsolètes grâce à une coexistence sous toutes ses formes. C'est ce que l'on pourrait appeler l'affirmation de soi : des compromis démocratiques constructifs qui permettent d'exprimer et de défendre des opinions différentes, sans nier ni mépriser celles qui divergent. En bref : remplacer la morosité ambiante par des teintes plus colorées et résolument lumineuses.

Autrement dit, pour ces mouvements, il est temps d'agir ensemble, plutôt que de choisir entre deux options. Ce sont de nouvelles manières de faire des choix, jusqu'ici négligées.

Actuellement émergentes, ces dynamiques sociétales sont moins visibles que les catastrophes extrêmes profondément ancrées dans les traditions apocalyptiques bibliques. Bien que plus connues et plus spectaculaires, ces initiatives discrètes n'en sont pas moins présentes, nombreuses et pertinentes en matière de résilience. Elles constituent une pierre angulaire (une valeur partagée) de ces mouvements néo-obscurs actifs.

Faisant référence à la capacité d'auto-régénération des organismes, la résilience s'applique à tous les systèmes complexes : de la guérison humaine à la métamorphose des sociétés, en passant par l'évolution des écosystèmes. C'est l'autopoïèse qui nous permet de surmonter les épreuves tout en nous transformant.

La résilience, qui nous permet de soigner et de transcender nos traumatismes, est la capacité de s'adapter et de se reconstruire au-delà des blessures, des peurs et des angoisses. Elle nous aide à nous remettre des épreuves difficiles. Dans cette perspective, rien n'est irréversible.

Ce mouvement croit en la régénération environnementale et la promeut activement. Ses projets promeuvent diverses formes de vie partagée, entre les êtres humains et avec la planète. Des préoccupations qui touchent également les designers, conscients des potentialités à exploiter : des possibilités qui sous-tendent toute une culture des métiers créatifs.

Face à l'adversité, il faut agir avec pragmatisme en inventant des solutions alternatives, l'une des vocations fondamentales du design. Refuser les réponses obsolètes aux problèmes contemporains, c'est imaginer, concevoir et mettre en œuvre d'autres projets, certes liés, mais résolument « en parallèle ». Des propositions qui dépassent les pratiques dépassées et repoussent les limites du possible et du politiquement acceptable.

Animés par leur motivation, les professionnels du design et de la recherche en design font preuve d'affirmation et de résilience. Ils ne s'arrêtent pas aux obstacles rencontrés ; au contraire, ils cherchent et conçoivent de nouvelles façons de relier les chemins qui nous unissent.

Dépasser le mur, le traverser pour s'élever au-dessus, c'est concevoir de nouvelles possibilités de connexion et de construction de ponts, « maintenant, en tenant le monde entre nos mains », comme le disait Michel Serres.

Les concepts de résilience et d'affirmation de soi deviennent des conceptions à part entière du monde vivant. Ils donnent naissance à de nouveaux choix et à des projets différents. Ils peuvent puiser dans l'existant, mais surtout, ils osent et proposent, avec bienveillance, des nuances plus vibrantes que celles de la « culture noire ». D'autres liens, d'autres agents de liaison, pour de nouvelles idées et de nouveaux usages. Car c'est en se connectant autrement que se révèlent les interstices subtils. C'est là que germent les graines de la nouveauté.

Du point de vue de la conception couleur, ces émergences ne naissent ni du blanc ni du noir, mais de la désaturée, parmi les gris, voire à travers une infinité de « gris colorés ». Lucides, et pourtant d'un optimisme résolu.

Ces réflexions nuancées et ces initiatives engagées offrent à la fois des pistes et des réponses potentielles à des questions communes. C. Dion et M. Laurent l'expriment avec une grande pertinence :

“In the end, what are we really defending by maintaining this consumerist and capitalist model? Our freedom? Our comfort? If we are lucky enough to be among the privileged of this planet, we know this situation will not last. So perhaps our happiness? But who can honestly say that we are happy this way?”

Tandis que certains s'accrochent au vieil adage selon lequel « le malheur des uns fait le bonheur des autres », ces questions touchent les sensibilités copoly-inter-trans d'une autre manière. Au-delà du nombre de vies que le spectacle vise à préserver, c'est la qualité de vie que cette pensée empathique interroge. Le rôle de l'humain au-delà des chiffres – mais aussi la diversité, la liberté d'expression et le droit de penser et d'agir différemment, malgré un monde qui peut paraître sombre et désespéré.

Ce nouvel humanisme rapproche les nuances tout en les respectant, et ce faisant, remet en question ce que l'on appelle l'impossible. Un dialogue fécond engendre des solutions fécondes : il esquisse un potentiel constructif pour un vivre-ensemble meilleur.

Ainsi, ces nouveaux « opérateurs de confiance » (co-, poly-, inter- et trans) incarnent une véritable conscience des possibles. Ils projettent et conçoivent des potentiels, et concrétisent la complexité de projets qui transcendent les périodes sombres. Les dialogiques, au sens le plus littéral, sont des « logiques qui traversent » : par le dialogue, ils initient, tracent et construisent des voies possibles. Ils connectent de l'intérieur, abolissant les frontières au passage.

En créant progressivement de nouvelles porosités, ce flux sociétal propose et participe activement à nos transitions scientifiques et épistémologiques. Ni caprices ni utopies, simplement des projets pragmatiques qui agissent différemment.

Se considérant comme des acteurs à part entière, ils expérimentent et agissent à la fois à l'échelle locale (communautaire et individuelle) et à une échelle plus large (internationale et transculturelle). Parfois controversées, ces décisions, engagements et investissements ont le mérite de valoriser les initiatives dites « positives ». Celles-ci ne renvoient plus au positivisme scientifique de Comte, mais à de nouvelles formes d'innovation et à des professions fièrement revendiquées par le Positive Design et le Transition Design.

Car si ces rapprochements audacieux parviennent à réunir ce qui semble incompatible, ils suscitent aussi un questionnement profond au sein de nos sociétés. Un questionnement qui s'interroge

sur les abus de l'individualisme, ou sur les efforts collectifs qui ne reconnaissent ni ne respectent leurs contributeurs.

Les conséquences d'une ère excessivement « obscurcie » appellent donc à une métamorphose en de nouvelles et inédites interrogations.

Conclusion

Au-delà de la
Culture sombre :
Vers des avenir
responsables et
colorés



L'entraide, les nouvelles formes de cohésion, les dialogues collaboratifs, les échanges interculturels et les projets transdisciplinaires requièrent tous une action transfrontalière.

Des moyens pragmatiques sont nécessaires pour dépasser les limites imposées par le siècle dernier et ses paradigmes désormais « obsolètes », selon l'expression d'Edgar Morin. Pour lui, une « réforme de la pensée permet l'intégration de ces modes de connexion [...] où l'incertitude est indissociable de la vie. [...] L'éducation à la vie doit encourager et stimuler [...] l'autonomie et la liberté de pensée. » Il se situe ainsi résolument au sein du mouvement co-inter-poly-trans, comme initiateur de logiques complexes, et implique directement le champ de la production du savoir.

Il s'adresse aux créateurs pédagogiques et aux producteurs de savoir du XXI^e siècle : la liberté de pensée, le choix conscient et la pensée critique mise en pratique constituent le fondement d'une réflexion durable. Une réflexion menée avec et par les générations actuelles pour les générations futures. Toutes ces capacités nous permettent d'anticiper et de nous adapter, plutôt que de simplement réagir aux énergies toxiques et aux émotions négatives que la culture sombre hérite inconsciemment.

Ainsi, selon Morin, le rôle de l'éducation (d'enseigner et de transmettre les connaissances) consisterait désormais à « montrer comment il est possible, à partir des disciplines existantes, de reconnaître l'unité et la complexité humaines ».

Pour lui, « la régénération de l'éducation dépend de la régénération de la compréhension [...], source de bienveillance [...], et du respect de la pleine dignité d'autrui. [...] La compréhension et la reconnaissance nous permettent non seulement de mieux vivre, [...] mais aussi d'instaurer un cercle vertueux qui favorise l'articulation du savoir-faire, de la capacité à vivre, à penser et à agir au XXI^e siècle. »

Ces valeurs, pratiques et expériences vécues nourrissent les questionnements et les projets novateurs du design. Car, comme il le dit, « nous avançons portés par une passion créatrice qui [...] se mue en métamorphose : une déviation plus pertinente qu'une réforme, plus riche qu'une révolution. »

Ces initiatives et dynamiques émergentes visent à mettre en lumière des nuances, à éclairer le champ des possibles pour ceux qui peinent encore à discerner la couleur dans l'ombre et l'obscurité de nos transitions tumultueuses. Elles dépassent ainsi une vision romantique, dramatisée et excessivement déprimante, de l'obscurité ambiante.

Adrien Cadiot,

Trends et Foresight Director Cadiot Agency

contact@adriencadiot.com

adriencadiot.com

Emilie Roulland,

Designer, Docteure-PhD et

Enseignante-Chercheure indépendante

emilieroulland.designresearch@gmail.com

emilieroulland.com

Article / Février 26

